

En tapotant légèrement sur l'architecture de Koolhaas avec un bâton d'aveugle

Bruno Latour

(117) « **En tapotant sur Rem Koolhaas avec un bâton d'aveugle** », in
Architecture d'aujourd'hui, Nov-Décembre, n°361 pp. 70-79.

Puisque les architectes, c'est bien connu, dévorent une théorie générale à chaque petit déjeuner, un philosophe qui s'assied à leur table se trouve toujours dans la situation du Petit Poucet : pour l'Ogre qui le reçoit, il n'est jamais que de la chair fraîche. Voilà pourquoi, si je ne souhaite pas faire l'éloge d'une oeuvre immense trop loin de mes compétences (et qui, de toutes façons, s'en passera fort bien), je voudrais me tenir à quelque distance pour ne pas être avalé tout cru... Il me suffira d'indiquer brièvement pourquoi l'attitude intellectuelle de Rem Koolhaas me semble avoir quelque ressemblance avec les petits modèles en papier de mon propre urbanisme philosophique – car un philosophe, au fond, ambitionne toujours de rendre plus urbaine la Cité Idéale et c'est pourquoi, par delà les malentendus, il y a toujours un peu de philosophie en architecture et beaucoup d'architecture en philosophie.

Une anecdote fera comprendre comment je compte « tapoter » sur Koolhaas. Un dimanche de septembre à l'Opéra Comique, un groupe de musiciens, *Décor Sonore*, avait eu l'idée, plutôt funambulesque, de transformer en tambour et en batterie le monument tout entier !¹ Après avoir ceint les colonnes de granit, les balcons de pierre, et les bronzes Second Empire de capteurs ultrasensibles, les batteurs (déguisés en aveugles) parvinrent à faire résonner de leur canne blanche un bâtiment dont la fonction consiste d'habitude à contenir l'orchestre et la musique dans la délicieuse Salle Favart sans pour autant servir lui-même d'instrument... Je ne possède pas le talent technique de *Décor*

Sonore, mais, de façon presque aussi incongrue, je voudrais heurter du bout de ma canne les œuvres de Rem Koolhaas pour leur faire rendre un son étranger, j'en ai peur, aux intérêts des lecteurs de cette revue.²

Mes capteurs à moi sont ceux que je pose, depuis longtemps déjà, pour enregistrer les ébranlements générés par le passage des temps modernes. A mes yeux, Koolhaas cherche à sortir du 20^e siècle où beaucoup de ses critiques voudraient le faire rentrer. Si l'on a longtemps parlé (bien à tort d'ailleurs) « du stupide 19^e siècle », quel adjectif pourrait qualifier le 20^e ? Peut-être que « l'abject 20^e siècle » ne serait pas déplacé.

Maurizio Lazzarato à qui je demandais pourquoi diable nous nous mettions à lire, comme s'ils étaient frais d'hier, toute une bande de *white dead men* – Tarde, James, Whitehead, Dewey – pourtant enfouis plus profondément dans l'universel oublié que les autres penseurs du 20^e siècle, m'avait répondu avec esprit qu'ils appartenaient tous à la « première globalisation » ; « après 1914 », affirmait-il en substance, « on est redevenu idiot ; on est retombé dans la dialectique ; le vieil Hegel est revenu en force et ce n'est qu'après 1989 qu'on s'est remis à penser ».³ Autrement dit, la seconde globalisation, par delà cette longue descente aux enfers qui va d'août 14 à l'automne 89, renouerait avec l'intelligence de la première globalisation. C'est maintenant seulement qu'on découvrirait ce qui nous lie à tous ces grands auteurs qui furent enterrés vivants par les « dialecticiens ».

Tout repose sur cette lancinante question du modernisme. Je n'entends par ce terme ni la périodisation de l'art – en gros Baudelaire –, ni celle de l'architecture – disons Le Corbusier –, mais une histoire plus longue dont on peut capter les ondes par deux traits finalement assez précis : le mouvement progressif de la Raison ; le déni de l'anthropologie.⁴

Premier trait : sont modernes ceux pour qui le temps va d'un passé qui mélangeaient la Raison avec les passions vers un avenir où, c'est sûr, ils se détacheront plus nettement l'un de l'autre. Aller de l'avant, pour un moderniste, c'est passer de l'obscurantisme à la lumière. On peut douter du degré d'éclairement, repérer, hélas, des phases d'ombre, mais

² En fait surtout la série des Harvard Design School Guides et Koolhaas, R. and B. Mau (1995). *Small, Medium, Large, Extra-Large*. Rotterdam, Office for Metropolitan Architecture.

³ Il est notamment l'auteur de Lazzarato, M. (2002). *Puissances de l'invention : La Psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique Paris, Les Empêcheurs.*

⁴ Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.

¹ Dirigé par Michel Risse, decorsonore@free.fr.

enfin, comme le peuple d'Israël errant dans le désert, une colonne de fumée, la Raison délivrée des passions, précèdera toujours le moderniste dans sa progression. Deuxième trait : bien que toute la pratique, depuis les débuts de l'histoire occidentale, fut de mélanger à des niveaux chaque jour plus profonds, chaque jour plus intimes, les valeurs et les faits, la version officielle sera maintenue, contre tous les démentis de l'expérience, que seuls les « autres », les pré-modernes, ont besoin d'une anthropologie. Nous, les modernes, nous sommes les créatures de l'émancipation. C'est pourquoi il nous est possible d'étudier les autres mais nous n'avons pas, au fond, d'anthropologie (même s'il est parfois possible, parce que nous sommes « malgré tout encore archaïques » d'étudier nos « marges » en nous prenant pour objet par un certain exotisme réflexif).

En quoi ces deux traits peuvent-ils nous guider pour faire « résonner », si j'ose dire, un architecte comme Koolhaas ? Essayons d'abord notre capteur sur un cas pratique. Jean-Pierre Changeux, moderniste éclairé, tient en ce moment à Nancy une très belle exposition sur le thème des Lumières et de la lumière.⁵ Pour tout le 17^e et le 18^e siècle, le commissaire, ouvert, informé, précis, amateur d'art, démontre les liens intimes qui existent entre l'architecture, la physiologie, la peinture, l'optique, la théologie, la gravure et la politique. Ah tiens ? Serions-nous donc devenus rétrospectivement, grâce à lui, des créatures de l'attachement ? Aurions-nous enfin, nous les modernistes, inventeurs des Lumières, une anthropologie ? Pas du tout. En effet, arrivé au 20^e siècle et à son savoir enfin rationnel qui a su s'extirper du creuset où se complaisait encore nos prédécesseurs, toutes les connections s'évanouissent. Par un aveu vraiment merveilleux de la scénographie, le commissaire –le même qui a su réunir dans les vitrines des preuves frappantes des liens de la science et de la culture dans le passé- fait flotter dans toutes les salles, sur des écrans sales et baveux, des clips de sciences exactes, venus de nulle part, sans début ni fin, sans origine ni projet, « expliqués » par des voix off, qui ont pour but de témoigner des « découvertes actuelles ». Au 20^e siècle, plus de rétroactions avec la théologie, l'architecture, la gravure, la politique ou l'humble technique. On sait. On n'appartient plus. On est sorti de ce que Peter Sloterdijk appelle les enveloppes : on vit « dehors », c'est-à-dire nulle part. Ce contraste entre la splendeur des objets anciens recueillis dans les vitrines et la misère des écrans vidéos sur lesquels flottent des faits scientifiques sans attache, révèle l'impuissance des

⁵ Changeux, J.-P., Ed. (2005). *La lumière au siècle des Lumières et aujourd'hui* (catalogue d'une exposition Nancy automne 2005). Paris, Odile Jacob.

modernes à penser leurs propres éclaircissements. Déni de l'histoire ; déni de l'anthropologie ; on ne peut manifester plus clairement l'obscurantisme de ceux qui parlent des Lumières. Si le 20^e siècle n'est pas tout à fait « abject », il faut bien avouer qu'il est quand même « stupide » ?

Avant de comprendre ce qui, me semble-t-il, choque tellement les modernistes dans les propos et les constructions de Koolhaas, écartons une interférence qui brouillerait les capteurs dont je viens de montrer qu'ils enregistrent avec assez de netteté les signaux qui m'intéressent. Les architectes nous ont saturé de propos sur le postmodernisme. Malheureusement, ils ne se sont pas contentés de parler, ils ont aussi construit des bâtiments postmodernes (c'est la faible supériorité des philosophes sur les architectes : au moins, Dieu merci, nous ne bâtissons pas...). Mais le postmodernisme n'est que le modernisme dégriffé. On y retrouve exactement la même flèche du temps, sauf que l'on s'est mis à douter qu'elle allait de l'avant. L'inconséquence et la nostalgie s'en sont mêlés. On y retrouve exactement le même déni de l'anthropologie, sauf que l'on applique maintenant à soi-même l'exotisme que l'on avait réservé jusqu'ici pour les autres. Le post-modernisme est donc parvenu à cumuler tous les inconvénients du modernisme sans en avoir les avantages : l'énergie de la conquête et le goût de la raison.

Supposons maintenant que l'on suspende les deux traits principaux du modernisme : la flèche du temps ne va plus de l'archaïque au rationnel, mais de l'hybridation à petite échelle à l'hybridation à grande échelle. L'anthropologie n'est plus réservée aux autres –ou à « nous » sous la forme de l'exotisme retourné : nous n'avons jamais été modernes et donc la nature des liens entre tous les secteurs de notre propre existence –ce que Phillippe Descola nomme « modes d'identification » et « modes de relation »- suppose une enquête dont les résultats ne sont pas connus d'avance.⁶ Cette suspension une fois effectuée, comment enregistrer des phénomènes aussi neufs que la New York des années 60, le Lagos des années 90, la Rivière des Perles, Shangai ou Seattle ? Rien de tout cela ne tient dans le cadre étroit du modernisme.

C'est à mon avis ce qui explique deux traits du travail de OMA bien mis en évidence par les observations sur place d'Albena Yaneva.⁷ Le

⁶ Descola, P. (2005). *Par delà nature et culture*. Paris, Gallimard.

⁷ Yaneva, A. (2005). "Scaling Up and Down: Extraction Trials in Architectural Design." *Social Studies of Science* 35 (Albena Yaneva a consacré une analyse détaillée au projet du Whitney Museum à OMA)..

travail sur les modèles, dont on avait vu un exemple étonnant dans *Laboratorium* puisque Koolhaas y transformait une maison individuelle en salle de concert à Porto⁸, permet de suivre, étape par étape cette question essentielle du changement d'échelle. Mais c'est aussi la polémique entre « Context » et « Content » qui permet de montrer, à contrario, combien le modernisme était une question de cadrage, une répartition très précise entre ce qu'on allait internaliser –l'architecture proprement dite- et ce qu'on allait externaliser –le contexte justement. Or si l'on sort du modernisme, on sort aussi du contexte –d'où l'immortel « context stinks » de Koolhaas. Il faut donc à chaque fois tout repenser qu'il s'agisse de faire une bibliothèque à Seattle ou un gratte ciel à Pékin. Le modernisme pouvait aller de l'avant en s'émancipant. Le « non-modernisme » (il n'y a pas de mot) oblige à prendre à bras le corps la question clef du changement d'échelle rendue obligatoire par ce simple fait : on ne peut plus rien externaliser.

Dans les critiques adressées à Koolhaas revient toujours l'accusation de connivence : il jouirait de l'irrationnel au lieu de faire son devoir de dénonciation!⁹ (On m'accuse, de même, de relativisme –au sens de Benoît XVI...- parce que je me réjouis de décrire les liens innombrables que les sciences entretiennent avec la culture, même au 21^e siècle, au lieu de dénoncer, comme tout le monde, les « dérives de l'irrationalité »).

Il existe un parallèle certain entre la question du centre ville et cette question de la connivence : les modernistes se plaignent des villes titanesques comme les adeptes du géo-centrisme se plaignaient des mouvements erratiques des planètes qui les forçaient à multiplier les épicycles. D'après eux, il faut savoir raison garder ; penser à partir des centres-villes ; résister à l'irrationnel, et ne pas se vautrer dans l'éloge des villes impossibles. Autre solution, celle, à mon sens, de Koolhaas : changer de paradigme, inverser le choix du foyer autour duquel tournent tous ces phénomènes monstrueux, partir de la déraison (*Delirious New York* n'est pas *delirious* pour rien), cesser d'être moderniste et changer d'échelle. Tout en effet chez Koolhaas me semble dépendre de cette question de taille.

Et c'est en ce point que l'on retrouve l'intuition de Lazzarato concernant les penseurs de la première et de la deuxième globalisation. Obsédés par le cadre moderniste, les penseurs du court 20^e siècle n'ont pas su mesurer la question du dimensionnement : alors qu'ils avaient déclenché des forces d'hybridation et d'attachement immenses, ils ont

⁸ Voir sa conférence dans Obrist, H. U. and B. Vanderlinden, Eds. (1999). *Laboratorium*. Antwerpen, Dumont.

⁹ Koolhaas, R. and F. Chaslin (2001). Deux conversations avec Rem Koolhaas et autres textes de François Chaslin. Paris, Sens et Tonka.

continué à penser sur le mode de l'émancipation. Quand cela débordait de leurs cadres, quand cela devenait véritablement monstrueux, ils recouraient à la critique et à la dénonciation –c'est d'ailleurs pratiquement tout ce qui reste aujourd'hui des sciences sociales.¹⁰ Nous sommes passés des millions aux milliards. Or on ne peut plus se contenter de dire que les millions des centres-villes sont entourés par des banlieues de milliards d'irrationnels. Le modernisme, comme les centres piétonniers des villes historiques, c'est le village d'Astérix. Il serait temps que l'on pense enfin le 21^e siècle avec d'autres ressources que celles de « l'abject 20^e ». N'est-ce pas ce que fait Koolhaas ?

¹⁰ Latour, B. (2005). *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network Theory*. Oxford, Oxford University Press.